no.7

L'INSTITUTION DES DALAÏ-LAMAS

lungta

La mort du treizième dalaï-lama

HEATHER STODDARD

Il est généralement admis que le Grand Treizième a réussi à rompre avec l'habitude de ses prédécesseurs, dont les départs précipités vers le royaume de *dewachen* laissaient de manière fort commode le gouvernement aux mains des régents. Il est également admis qu'il a vécu une vie bien remplie, étant le seul dalaï-lama depuis le Grand Cinquième à avoir pleinement régné spirituellement et politiquement sur son royaume. Néanmoins, même s'il a vécu jusqu'à cinquante-sept ans, à rappeler les souvenirs de ses derniers jours, on peut être frappé par les circonstances apparemment similaires de sa mort par rapport à celles des précédentes incarnations de Chenrézig.

Le 22e jour du dixième mois de l'année de l'Oiseau d'Eau (le 17 décembre 1933) il attrapa une brève maladie, identifiée dans les sources tibétaines comme *mgul-cham*, soit un coup de froid à la gorge[1]. Malgré, ou peut-être à cause de, l'administration d'un médicament par l'oracle d'Etat, Nechung Chorjee, et par son médecin Jampa'la, ce qui n'était qu'un léger refroidissement s'aggrava durant les vingt-quatre dernières heures de sa vie, et le 30e jour du même mois, il mourut sans mot dire.

Voyons brièvement de plus près les circonstances rapportées des décès des dalaï-lamas précédents avant d'examiner les diverses versions des derniers jours de Thubten Gyatso.

Selon W.D. Shakabpa, le neuvième dalaï-lama est mort en 1815, à l'âge de neuf ans, d'un refroidissement virant à la pneumonie (le même terme, *mgul-cham*, est utilisé[2]). Le dixième dalaï-lama est mort en 1837, à vingt-et-un ans, en raison d'une santé délicate et de son indignation de l'état du gouvernement tibétain[3]. Le onzième dalaï-lama mourut en 1856, à dix-huit ans, d'une autre espèce de coup de froid, *sku-grang*[4], et le douzième dalaï-lama mourut en 1875, à dix-neuf ans, de la même maladie, *sku-grang*[5].

Alors que Shakabpa note, aussi bien dans les versions anglaise que tibétaine de son *Histoire politique du Tibet*, ces indications laconiques concernant les disparitions prématurées de quatre dalaï-lamas l'un après l'autre, il reconnaît, en ce qui concerne le douzième, mais uniquement dans la version anglaise, qui est pourtant d'ordinaire moins détaillée:

«Le dalaï-lama avait deux favoris, Rakhamay Chagnang et son Maître des palanquins. Ces deux-là étaient tout à fait en mesure de l'influencer pour octroyer titres et honneurs à ceux qui convenaient. Après la mort du dalaï-lama, ils furent accusés d'avoir trempé dans sa maladie et furent jetés en prison et torturés. Plus tard, ils furent envoyés en exil»[6].

Néanmoins, le Père R.-E. Huc, missionnaire lazariste français, qui se trouvait à Lhassa au milieu du XIXe siècle (1845-1846), raconte une histoire très différente. Il rapporte des rumeurs diverses dans la population de la cité sacrée de l'époque, qui culminèrent en un appel direct à l'empereur mandchou d'écarter du pouvoir un moine du nom de Galden Silet'u Nomekhan, qui en était arrivé à tellement convoiter la fonction de régent qu'il «avait fait périr trois dalaï-lamas». Selon Huc, c'est en 1844 qu'un «événement qui préoccupait le Tibet, la Tartarie et même la Chine» avait eu lieu, donnant aux Mandchous une excellente occasion de consolider leur pouvoir au Tibet.

«Le phénomène inimaginable de la mort de trois dalaï-lamas successifs[7] dans la fleur de l'âge avait plongé Lhassa dans une consternation morbide. Peu à peu, des rumeurs voilées avaient commencé à circuler, et bientôt, les mots de crime et assassinat se firent entendre en public. L'affaire alla si loin que les circonstances de ces événements malheureux furent rapportées en détails dans les rues de la ville et dans les monastères. On disait que le premier avait été étranglé, le deuxième étouffé par l'écroulement du toit au-dessus de son lit, et le troisième empoisonné avec nombre de ses proches venus s'établir à Lhassa. L'abbé

du grand monastère de Ganden, très dévoué au dalaï-lama, aurait subi le même sort. La *vox populi* désignait Nomekhan comme l'auteur de toutes ces attaques. Les quatre ministres n'avaient aucun doute à ce propos et connaissaient toute la vérité, mais ils se trouvaient dans l'impossibilité de venger la mort de leur souverain, parce que, eux-mêmes, trop faibles pour lutter contre Nomekhan qui avait l'appui de nombreux amis et de personnages puissants»[8].

Le Père Huc identifie Galden Silet'u Nomekhan sous le nom de Samadhi Bakshi de Gansu, ce qui semble indiquer l'éloignement de l'origine de ses sources, car Samadhi Bakshi, ou Samati Paksi, selon L. Petech[9], avait été régent un demi-siècle plus tôt, durant la minorité du huitième dalaï-lama, de 1777 à 1781, puis une nouvelle fois durant son règne de 1790 à 1791. Selon Shakabpa, le huitième dalaï-lama aurait décliné, à l'âge de vingt ans, d'assumer la responsabilité du gouvernement pour n'avoir pas encore achevé sa préparation[10], si bien que Samadhi Bakshi Tsultrim de Tsomoling aurait nommé second régent. Shakabpa le décrit ainsi:

«Un personnage franc. Il traitait les ambans mandchous avec une courtoisie polie et les invitait à toutes les cérémonies et réceptions officielles, mais ne les encourageait nullement à manifester un quelconque intérêt pour les affaires du Tibet. Afin de miner son influence, les Mandchous l'invitèrent en Chine en 1786. Ils le traitèrent avec hospitalité et le gardèrent un certain temps, tandis que les ambans gagnaient en influence à Lhassa. (...) Entre-temps, ce fut la guerre des Gourkhas (en 1790). (...) Le dalaï-lama et le Kashag décidèrent alors qu'il était temps de rappeler le régent, Ngawang Tsultrim, de Pékin. Son expérience administrative faisait cruellement défaut. (...) De retour, Ngawang Tsultrim critiqua et sermonna le Kashag d'avoir accepté un traité humiliant avec le Népal. Le régent, qui était soupe-au-lait et carré dans ses actions, attrapa un bol de farine d'orge qu'il lança à la figure des membres du Kashag, les recouvrant de farine dans la meilleure tradition de la farce bouffonne. Il rétrograda le général qui avait livré Dzongkha aux Gourkhas».[11]

Un demi-siècle plus tard, en 1844, Huc se référait sans doute à un autre régent qui portait un nom très proche, Tsomoling Tulku, Ngawang Jampal Tsultrim, qui gouverna de 1819 à 1844, pendant les minorités des dixième et onzième dalaï-lamas, et peut-être aussi à Démo Tulku Lobsang Thubten Jigme Gyatso, qui tint les rênes durant la minorité du neuvième dalaï-lama (1811-1819), qu'il garda encore quatre ans après sa mort. Huc ne pouvait se référer qu'à la mort des neuvième et dixième de la lignée, si bien qu'on peut se demander qu'en est-il du troisième dalaï-lama auquel il fait allusion? Peut-être qu'en 1844 il y avait eu une tentative d'assassinat, ou bien Huc a ajouté plus tard, cette information à son texte, après la mort du onzième dalaï-lama en 1856, à 18 ans?[12]

W.W. Rockhill, qui utilise des sources essentiellement chinoises plus critiques, est beaucoup plus circonspect dans ses jugements, même s'il semble se référer à Huc comme source à propos de la mort du dixième dalaï-lama, en répétant le nom de Galden Silet'u Nomekhan comme régent[13].

Le frère du quatorzième dalaï-lama, Taktser Rinpoche Thubten Jigme Norbu, déclare à ce sujet:

«C'est peut-être plus qu'une coïncidence qu'entre le septième et le treizième détenteur de ce pouvoir (du dalaï-lama), un seul parvint à la majorité. (...) Les circonstances sont telles qu'il est fort probable que certains, sinon tous, aient été empoisonnés, soit par des Tibétains loyaux parce qu'ils n'étaient que des imposteurs mis en selle par les Chinois, soit par les Chinois parce qu'ils ne se révélaient pas faciles à manipuler. Nombre de Tibétains pensent que cela était fait pendant que, conformément à la tradition, le jeune Gyalwa Rimpoché accomplissait sa visite rituelle au lac sacré de Lamtso. Dans ce lac, Rimpoché pouvait voir comment il devait mener sa vie et la manière dont il allait mourir. Le voyage, de plus d'une centaine de kilomètres, se faisait toujours en grande pompe, tout un groupe accompagnant le Gyalwa Rimpoché. (...) Chacun des quatre rimpochés ayant péri jeunes a expiré après la visite au lac. Nombreux sont ceux qui disent que c'est parce qu'ils n'étaient pas la vraie réincarnation, mais des imposteurs imposés par les Chinois. D'autres racontent des histoires de cuisiniers de la suite, parmi lesquels se trouvaient de nombreux Chinois à l'époque, qui furent soudoyés afin de mettre du poison dans la nourriture du rimpoché. Le treizième dalaï-lama ne se rendra pas à Lamtso avant d'avoir vingt-cinq ans. Il y était bien préparé par ses exercices spirituels, et il avait aussi de loyaux cuisiniers. Les Chinois regrettèrent qu'il ne soit pas décédé comme ses prédécesseurs, et il devait vivre suffisamment longtemps pour leur donner encore passablement de motifs de regret»[14].

Le professeur Norbu aurait pu ajouter que le treizième dalaï-lama était également bien préparé par l'expérience politique, d'autant qu'il avait survécu à au moins une tentative d'assassinat en 1897, quand il avait environ vingt-deux ans[15]. Shakabpa passe négligemment sur cette affaire, dite «des souliers enchantés», dans laquelle l'ex-régent Démo, «faute de maturité politique», s'était laissé «aller jusqu'à la sorcellerie dans une tentative de reprendre le pouvoir»[16].

Le geshé Sherab Gyatso en compagnie du premier ministre de Birmanie

Néanmoins, il est parfaitement clair que ce petit jeu n'amusa guère le dalaï-lama lui-même. Il ne réagit pas sur-le-champ (peut-être n'avait-il pas encore consolidé sa position?), mais lorsqu'il le fit, ce ne fut pas seulement toute la famille de Démo Rinpoche qui fut sévèrement punie[17], mais également le monastère de Tengyeling, siège de la lignée de Démo, bien connu pour ses sympathies pro-chinoises, qui fut rasé jusqu'en ses fondements. Confirmant apparemment la source de l'ignominieux complot, Démo Rinpoche fut remis en selle en 1910, lors de l'entrée à Lhassa de Zhao Erfeng à la tête de l'armée chinoise, dans une ultime tentative d'expansion et de soutien de l'empire mandchou moribond — et le monastère de Tengyeling fut reconstruit[18].

Dans une publication récente en Amdo, on trouve ce qui semble être un processus très similaire de purification historique, quoi que dans un contexte politique très différent. Si les dalaï-lamas sont morts de refroidissements, ou d'indignation, Geshé Sherab serait mort après «dissolution de son esprit dans le *dharmadhatu*, afin de couper les liens tenaces en la croyance de la permanence du monde phénoménal parmi les convertis potentiels de ce monde»[19].

Serait-ce une amnésie volontaire après les terribles pressions de la Révolution culturelle, l'alignement forcé sur la ligne politique, ou la continuité d'une ancienne tradition d'historiographie ecclésiastique, qui pousse les éditeurs des *Œuvres choisies* de cet éminent érudit gelugpa à oublier sa mort violente? Les extrêmes auxquels l'euphémisme est ainsi mené, la transformation par l'utilisation du langage métaphysique de la Réalité ultime, des circonstances les plus désagréables de la Réalité conventionnelle, sont mis en évidence dès lors que l'on cite une autre source concernant la mort de Geshé Sherab.

Le 5 janvier 1981, lors d'une émission transmise à Lhassa, Ngabo Ngawang Jigme annonçait, en même temps que la mort de nombreuses personnalités tibétaines en vue, que Geshé Sherab, loin de dissoudre son esprit dans le *dharmadhatu*, «avait été tué après d'horribles tortures sous diverses formes, comme de fausses accusations, des humiliations et après avoir été atrocement battu»[20].

Revenons au treizième dalaï-lama. Dans un premier temps, mon attention sur cette question avait été attirée durant des recherches sur le pourquoi et le comment de l'exil de nombreux Tibétains progressistes durant les trois années ayant suivi sa disparition[21]. Elle a été récemment ranimée par la publication à Lhassa d'une série de volumes fort intéressants, regroupant des articles sur et par des personnalités tibétaines contemporaines, dégageant souvent un nouveau point de vue historique et heureusement sans rabâcher la propagande maoïste-léniniste anti-dalaï-lama. L'un de ces articles est écrit par Lhalu Tsewang Dorje sur son père, Lungshar[22]. Il donne une description détaillée des vingt-quatre dernières heures de la vie du treizième dalaï-lama, fondée sur une relation du médecin du dalaï-lama, Jampa'la, en mémoire de son maître, décrivant les circonstances sur cette mort dans tous ses détails[23].

Voyons d'abord la version complète de ce décès recueillie par Sir Charles Bell auprès d'un fonctionnaire du gouvernement qui était présent durant les derniers jours:

«Un jour de décembre 1933, le Grand Treizième se sentit mal. Il alla se coucher. Durant la nuit, son favori, Kunphela, convoqua l'oracle d'Etat, qui administra une poudre médicinale au dalaï-lama malade. Le médecin, Jampa'la, déclara néanmoins que l'oracle n'avait pas donné le bon remède et, peu après, l'oracle en prescrivit un autre, suivant l'avis du médecin. Le jour suivant, le dalaï-lama resta couché toute la journée, sans rien dire, et il mourut le soir même».

D'après des médecins britanniques ayant reçu rapports sur l'état de santé du dalaï-lama, mais qui ne l'ont pas vu, il souffrait probablement de troubles cardiaques depuis 1921. Les symptômes de la maladie indiquent qu'il avait peut-être attrapé une urémie ou une pneumonie, et que son état s'était détérioré avec la prise d'un médicament contre-indiqué. En raison de son âge avancé et de sa santé délicate, il aurait pu prendre froid en se rendant du palais du Norbulingka à celui de Pangsel, comme il le faisait tous les jours:

«Il peut être aussi vrai que cet «autocrate éclairé» soit mort au service de son pays. Les pesanteurs de sa

charge ont été aggravées par un tempérament vif qu'il avait contrôlé des années durant. Il était perpétuellement sous tension, et avait souffert deux périodes d'exil, dures à supporter pour le corps et pour l'esprit»[24].

Bell poursuit en décrivant la confusion qui régna au sein du gouvernement après son décès, car le dalaï-lama avait fermement assumé la responsabilité de toutes les décisions concernant son pays depuis 1912. D'abord, l'Assemblée examina la possibilité de nommer Kunphela premier ministre, conjointement à Langdun, neveu du défunt, mais considéré comme incompétent. C'eût été conforme au système gouvernemental, où chaque poste était occupé par deux fonctionnaires, l'un laïc et l'autre ecclésiastique. Il semble que Kunphela avait proposé cette solution au dalaï-lama peu avant sa disparition, en même temps qu'un projet de suppression du Conseil ministériel supérieur, le Kashag. Les quatre membres de ce dernier eurent rapidement vent de cette éventualité et, craignant que Kunphela n'utilise son régiment de Drongdrag Magar pour se maintenir au pouvoir, ils le surveillèrent de près. Si Kunphela avait été nommé premier ministre, il n'aurait pas été nécessaire de désigner un régent pour l'interrègne, la recherche, la découverte et la minorité du quatorzième dalaï-lama. De la sorte, le pouvoir de l'église aurait été limité, car la régence avait toujours été le moyen par lequel les moines avaient maintenu leur contrôle sur le gouvernement depuis le début du XIX^e siècle.

Kunphela fut accusé d'être responsable de la mort du dalaï-lama, arrêté le 10 janvier 1934 et mis aux fers dans la prison du Potala. En même temps, son père, son frère et son ami, Tashi Dhondup, le docteur Jampa'la et l'oracle d'Etat furent tous arrêtés et interrogés.

Kunphela avait ses partisans dans le gouvernement — Changlochen, Kabshodpa et Yutog — qui envoyèrent une pétition à l'Assemblée, devenue l'organe gouvernemental le plus puissant. Afin de calmer ses nombreux partisans, laïcs et ecclésiastiques, il fut relâché de ses chaînes et interrogé devant l'Assemblée où, à en croire les commentaires enregistrés par les Britanniques, il présenta sa défense avec un «tel courage franc et ouvert» qu'il fut acquitté. Répliquant à l'accusation d'avoir gardé secret le décès de son maître durant plusieurs jours, il dit avoir agi conformément aux ordres du défunt. Le fonctionnaire qui était présent aux côtés du dalaï-lama témoigna de la véracité de cette affirmation, et proclama l'innocence de Kunphela, confirmant qu'il avait toujours obéi aux ordres de son maître[25].

Cependant, et en dépit de ce témoignage, la rumeur se répandit qu'il s'était opposé à maintes reprises à la volonté du dalaï-lama. Quand le biographe officiel affirme que le dalaï-lama avait lui-même décidé du moment de sa mort, il fait référence à une prophétie se trouvant dans le testament, le *kachem*, où il annonce sa disparition imminente afin d'obliger le peuple tibétain à se repentir de ses fautes[26].

En guise d'exemple, Bell mentionne la fait que le dalaï-lama avait toujours regretté le départ du panchen-rimpoché en 1923 et souhaitait une réconciliation. C'était Kunphela qui, craignant une intervention chinoise qui pourrait accompagner son retour, s'était opposé à la proposition lors de sa discussion à l'Assemblée. Faible et exténué, le dalaï-lama maîtrisa son mécontentement; la colère rentra en lui et «ne pouvait s'exprimer par sa bouche», si bien que le peuple tint le favori pour responsable du départ du Précieux Protecteur[27].

Après le procès, Kunphela vit sa fortune confisquée et lui-même exilé, avec son ami Tashi Dhondup, au monastère de Chabnag («les Eaux noires») au Kongpo, à une semaine de marche de Lhassa, vers l'Est. Il reçut la somme de cent *dotsé* à mettre dans son *ambag*. L'oracle de Nechung fut incarcéré à Lhassa, et le médecin, Jampa'la, envoyé en exil au Tibet méridional.

Dans la description de Bell des derniers événements de la vie de Thubten Gyatso, le diplomate britannique suggère subtilement que la mort peut avoir été provoquée par son proche entourage. Il indique aussi ailleurs dans ses écrits, en deux petits paragraphes, que de puissants intérêts auraient été en jeu. Se référant apparemment aux précédents dalaï-lamas plutôt qu'au treizième, il dit:

«De temps en temps, le médecin de cour lui donnait une pilule qui, dans le langage de son informateur, «renouvelait sa vitalité et faisait briller son corps». Il est possible que, quand le régent ou l'amban voulait empoisonner le jeune dalaï-lama, il soudoyait le médecin de cour qui lui remettait la pilule»[28].

Phalharas, qui était un ami proche de Bell, donne une tournure différente à la chaîne d'accusations, lorsqu'il suggère que c'est l'esprit de Lama Nyarong qui s'était suicidé après avoir été impliqué dans la tentative d'assassinat du treizième dalaï-lama au début du siècle, qui aurait incité l'oracle d'Etat à donner le médicament fatal au souverain en décembre 1933[29].

Le médecin, Jampa'la, a été identifié par une source très bien informée et très érudite, comme étant Jampa Osel qui, après avoir été envoyé en exil, disparut de la scène pour y réapparaître en 1943, quand un Britannique le désigna comme Jhampa Wosel, propriétaire d'un studio photographique, «The Home Studio» à Ten Mile, Kalimpong[30]. Il avait étudié l'anglais à l'école de St. Andrew et portait également le nom de

Chang Fangkun, agent secret chinois. Plus tard, en 1946, il fut arrêté et emprisonné à Calcutta, accusé d'être un propagandiste chinois qui recueillait des informations sur l'Inde septentrionale, le Bhoutan, le Népal et le Tibet. Il fut gardé en prison durant toute la période des investigations concernant le Parti progressiste tibétain à Kalimpong, alors qu'il était nullement lié à Pangdatsang, Changlochen et Kunphela, les trois figures de proue de ce parti. Quand l'affaire fut close, il fut déporté en Chine, le 31 décembre 1946[31]. L'identification de Jhampa Wosel en 1940 avec le médecin privé du treizième dalaï-lama des années 30 est-elle correcte? Ou n'est-elle que le fruit d'une autre intrigue à la tibétaine? S'il s'agit d'une seule et même personne, est-il concevable que, peut-être, durant cet intervalle de dix ans, le médecin se serait rendu en Chine et aurait été séduit par le Kuomintang?

Au demeurant, un article récent rédigé par un disciple du médecin, Dragseb Thubten Chogyal, semble nous mener hors de ce sentier d'espion, car il décrit une belle fin de vie pour Jampa'la, après sa réhabilitation, tandis qu'il finissait tranquillement ses jours à Lhassa.

Voyons la traduction de la description donnée par le disciple des propos de son maître:

«Mon maître (Jampa'la) m'a parlé des événements entourant la mort du treizième dalaï-lama: «Le 22e jour du dixième mois de l'année de l'Oiseau d'Eau selon le calendrier tibétain, le dalaï-lama prit froid dans la gorge: bien que je lui ai offert un remède froid (*cham-rims kyi gsol-sman*) comme *nor-bu dbun-thang*, etc., son état ne s'améliora ni n'empira. Après quoi, au soir du 24e jour, après son audience coutumière avec les moines de Gyutö, la fièvre monta, si bien que Thubten Kunphela se demanda ce qu'il faudrait faire. Ensuite, le 26e ou le 27e jour, je crois, le favori, Kunphela, se rendit à Nechung et semble avoir demandé une prophétie. Le matin du 28e jour, l'oracle de Nechung arriva au Norbulingka et, en transe, entra dans la chambre appelée *Zimchung Chime Chogkyi*, où le dalaï-lama se trouvait dans un état de sa maladie qualifiée en médecine tibétaine de *tsha-ba ri-thang mtshams la slebs-pa* («une fièvre entre plaine et montagne»?). La fièvre faisait rage et son énergie vitale (*rlung*) se déployait. Ainsi, la maladie était à une étape sérieuse. A ce moment, seuls se trouvaient auprès du dalaï-lama moi-même, le favori et l'oracle de Nechung. L'oracle me demanda alors si j'avais le médicament *cham-'joms dpa'-bo 14*. J'ai pensé en moi-même que je ne pouvais envisager l'idée de lui donner ce remède, parce qu'il était trop fort, et j'ai répondu que je n'en avais pas. L'oracle dit: «Alors, demandez à mon serviteur». Le favori, Kunphela, sortit rapidement. Il rencontra probablement le serviteur qui le lui remit, et il revint avec dans sa main une pochette à médicaments et une cuiller, qu'il offrit à l'oracle. Le dieu[32] prit immédiatement une cuillerée et l'offrit au dalaï-lama. Mais ce dernier n'en voulut point, et bien qu'il eut détourné la tête, Nechung fit glisser le médicament dans sa bouche, si bien qu'il ne put faire autrement que de le prendre. Le favori lui offrit immédiatement de l'eau bouillie pour le faire passer. Je ne sais pas si le remède dit *cham-'joms dpa'-bo 14* se trouvait ou non dans la pochette à médicaments. Puis l'oracle s'évanouit[33]. A partir de ce soir-là, la fièvre s'accrut encore davantage et le dalaï-lama délira. Son état empira, et au soir du 30e jour du dixième mois, il mourut»[34].

L'article continue en décrivant comment le médecin appela les chefs ecclésiastiques pour rendre compte de son traitement de la maladie. Pendant l'enquête, il fut déclaré que, conformément à la tradition, le médecin était toujours tenu pour responsable de la mort du dalaï-lama, si bien que Jampa'la fut arrêté et incarcéré à Sharchen Chog. Le 29e jour du douzième mois, il fut sorti de sa cellule, dépouillé de ses robes monastiques et revêtu d'une *chouba* blanche. Il fut placé sur un taureau et, escorté par des soldats tibétains, envoyé en exil à Dagpo Gyatsa Dzong[35].

Tout en corroborant dans une certaine mesure la version publiée par Bell en la complétant par certains détails significatifs, cette description cherche clairement à accuser Nechung et Kunphela de collusion en donnant un médicament inapproprié. Elle fait également l'impasse sur un point important mentionné dans une version antérieure, rédigée par le fonctionnaire du gouvernement peu après le décès du dalaï-lama: il avait été noté, selon Bell, que le docteur Jampa'la avait ordonné de donner un autre remède après celui administré par l'oracle, afin de contrer la trop grande puissance du premier. On peut se demander pourquoi ce détail d'importance est négligé dans la propre version du médecin, rapportée par son disciple, cinquante ans après l'événement.

Nombreux seront ceux qui sans doute vont penser qu'il eût mieux valu laisser ce sujet brûlant dormir sagement dans son dossier. Néanmoins, c'est la publication d'une nouvelle version tibétaine de cette histoire qui a attisé ma curiosité. A l'évidence, l'affaire n'est pas oubliée à Lhassa. Tout ce drame, shakespearien dans ses éventuelles ramifications, est si peu clair entre ces accusations et contre-accusations voilées qu'il semble valoir la peine de remettre le sujet sur le tapis, afin d'essayer de briser certains tabous qui tiennent en servitude la communauté tibétaine en exil. Il existe un courant puissant qui souhaite supprimer, à leur propre détriment, toute discussion réelle des problèmes posés

Kunphela en 1946 (photo: Ch. Bell).

par le gouvernement traditionnel et la société du Tibet, considérant qu'il est scandaleux de le faire, car cela pourrait miner l'actuelle hiérarchie ecclésiastique. Le crime hideux d'assassinat de personnes aussi sacrées que les dalaï-lamas est évidemment en point de mire.

Il va de soi qu'il convient aussi de prendre en considération l'existence de comptes à régler de la part de Lhassa sous l'actuel régime. Les Chinois, dans une publication récente, parlent d'une série de « morts soudaines » et, comme on pouvait s'y attendre, accusent « le clergé et les grands féodaux » d'avoir sacrifié les dalaï-lamas sur l'autel de leurs « luttes pour le pouvoir et le profit »[36].

Que la mort du treizième dalaï-lama ait résulté d'un jeu ignoble ou d'une erreur de jugement de la part de l'oracle en transe, le mystère demeurera sans doute à jamais entier. Cependant, la position ambiguë dans laquelle se trouvent les Tibétains, l'apparent imbroglio voilé où chacun accuse l'autre et la résurgence de l'affaire en 1982, cinquante ans après les événements, tendent à souligner que le Grand Treizième n'est pas mort de son propre chef.

1. W.D. Shakabpa, *Tibet: A Political History*, Yale, 1967, p.271
2. Ibid. p.174
3. Ibid. p.176
4. Ibid. p.181
5. Ibid. p.190
6. Ibid. p.190
7. Il n'est pas précisé lesquels. Voir plus loin.
8. R.-E. Huc, *Souvenirs d'un voyage dans le Thibet pendant les années 1844, 1845 et 1846*, Paris, 1962, pp. 279 & 351
9. L. Petech, *Aristocracy and Government in Tibet*, Rome, 1973, p.230
10. W.D. Shakabpa, *Tibet: A Political History*, Yale, 1967, p.155. Voir aussi *Bod kyi Srid-don rGyal-rabs*, vol. I, Kalimpong 1976, p.662: le huitième dalaï-lama serait mort d'une toux, *mgul-glo*.
11. W.D. Shakabpa, 1967, p.156, 162 & 163
12. Ou parle-t-il du huitième dalaï-lama? Voir note 10 ci-dessus.
13. W.W. Rockhill, *The Dalai Lamas of Lhasa and their Relations with the Manchu Emperors of China*, T'oung Pao, 1910, p.66
14. T.J. Norbu, 1968, p.315-316
15. T. Tada, *The Thirteenth Dalai Lama*, Tokyo, 1965, p.104-105
16. W.D. Shakabpa, 1967, p.195
17. E. Kawaguchi, *Three Years in Tibet*, Kathmandu, 1979, p.374-382
18. D. Macdonald, *Twenty Years in Tibet*, n.d., p.245
19. Jetsun Sherab Gyatso, *'Jam-dpal dGyes-pa'i Blo-gros kyi gSung-rstom pod dang-po*, Xining, 1982, p.6
20. *Shes-bya*, Dharamsala, June 1981, p.25-26
21. Voir *Le Mendiant de l'Amdo, Gedun Ch'omp'el (1905-1951)*, première partie, Nanterre, 1986
22. *Bod kyi Rig-gnas Lo-rgyus rGyu-cha bdams-bsgrigs*, vol. II, Lhalu Tsewang Dorje, *Nga'i pha Lung-shar rDo-rje Tshe-rgyal dran-gso byas-pa*, p.93-109
23. Op.cit. *Brag-gseb Thub-bstan Chos-rgyal gyi zhal-gsung sgra-bcug nas yi-ger phab-pa, Ta-la'i bCu-gsum-pa'i Bla-sman Byams-pa-lags kyi skor dran-gso byas-pa*, p.126-131
24. Ch. Bell, *Portrait of the Thirteenth Dalai Lama*, Cambridge, 1946, p.388
25. Ibid., p.388; *Who's Who in Tibet*, 1938, India Office Records, L/Political & Secret/20/D220, p.34
26. Cf. Shakabpa, 1976, vol. I, p.684-685, le douzième dalaï-lama a également exprimé son mécontentement à l'égard de la situation politique.
27. Ch. Bell, *Portrait of the Thirteenth Dalai Lama*, Cambridge, 1946, p.386
28. Ch. Bell, *Tibet Past & Present*, Oxford, 1924, pp. 50 & 124
29. Ch. Bell, 1946, p. 384-385. C'est l'oracle d'Etat qui a révélé le complot au dalaï-lama en 1897.
30. India Office Records L/Political & Secret/12/4210, 23 novembre 1943
31. Ibid. L/P&S/12/4211 n°.36/file 39(1), D448 NEF/46
32. L'oracle possédé par sa «divinité», *lha*, Pehar.
33. Au terme de sa transe.
34. Op.cit. *Brag-gseb*, p.130
35. Kabshodpa a été l'objet d'une humiliation publique similaire et exilé en 1947 pour son rôle dans le complot de Réting.
36. Dans les biographies des dalaï-lamas récemment publiées en chinois, *Da-lai La-ma zhuan*, Pékin 1984.

Le treizième dalaï-lama (M. Williamson)